

*Action des startsi. – Visions du métropolite Philarète de Moscou. – Staretz Anm roise d'Optino. – Staretz Barnabas. – Staretz Isidore.*

L'un des traits les plus frappants de la personnalité de Monseigneur Théophane, c'est son extrême humilité. Lui-même porteur de la grâce du Seigneur, toute sa vie il a cherché et trouvé des guides spirituels, les «startsi» véritables, élus de Dieu. S'il le faisait, c'est qu'il avait la conscience profonde et non feinte de son «insignifiance»; il était véritablement persuadé qu'il n'était «rien». C'est là un grand don de Dieu, car la règle même de la vie spirituelle dit : «Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque sera élevé» (Lc 14,2) Et l'apôtre écrit : «Que chacun regarde les autres, par humilité, comme plus grands que soi-même» (Ph 2,3).

L'on peut dire que toute sa vie, depuis ses plus jeunes années, le futur archevêque Théophane a recherché les conseils spirituels des hommes «expérimentés», comme les appellent les Pères. Au début c'étaient de simples confesseurs, ensuite, après la fin des études et l'entrée dans les ordres, ce furent les «startsi» porteurs de l'Esprit; il s'adressait à eux pour toutes les questions importantes, il recevait d'eux, en surabondance, ce qu'il cherchait.

Cet amour pour les startsi, il cherchait à l'inculquer aux étudiants de l'Académie. Certes, ceux-ci n'étaient pas toujours aptes à comprendre la façon de s'exprimer, très figurée, de ces saints moines. C'est ainsi qu'un groupe d'étudiants partit un jour, sur le conseil de Monseigneur Théophane, pour consulter un «starets», bien connu et certainement visité par la grâce. Ils le trouvèrent occupé à laver à grande eau le sol de sa cellule. Une grande flaque s'étendait au milieu de la pièce. Il est évident qu'il avait deviné que des «visiteurs» étaient venus pour le voir et, afin de les éprouver, de leur faire voir leur propre état spirituel, il s'était mis, juste avant leur arrivée, à laver le sol. Les étudiants ne comprirent pas la parabole que leur proposait ainsi le grand «starets», et ils s'en retournèrent, désappointés. Ils n'avaient pas compris le langage particulier du «starets», disait Monseigneur Théophane. Ils étaient eux-mêmes trop imbus de leur personne («nous sommes, voyez-vous, des étudiants de l'Académie !»), tandis que le célèbre «starets», auprès de qui tant de personnes, tant de hauts personnages, venaient chercher conseil, avait voulu leur montrer sa propre humilité. «Le vieillard lavait le sol de sa cellule !» Mais si ces jeunes gens en pleine santé s'étaient empressés d'aider le vieux moine et d'éponger en premier lieu la grande flaque d'eau qui les empêchait d'entrer, ils auraient sûrement compris et tiré un immense profit de la «parole» muette que leur enseignait le «starets». Mais leur orgueil, leur vanité («laver le sol, nous ?!») leur interdirent de le faire. Peut-être comprirent-ils plus tard (trop tard !) la parabole qui leur avait été proposée ce jour là.

Quant à Monseigneur Théophane, non seulement il visitait souvent le monastère de Valaam, mais il se rendait également à Moscou, à la Laure de la Trinité Saint Serge et plus particulièrement au petit Ermitage de Gethsémani. Cet ermitage avait été fondé par le Métropolite de Moscou Philarète (Drozdo), dont Monseigneur Théophane vénérât la mémoire, et à propos duquel il lui arrivait de dire que l'Eglise de Russie était trop lente à canoniser ses Saints. Et en effet, certaines visions mystiques, qui furent en même temps des révélations eschatologiques sur «les fins dernières», firent apparaître le métropolite Philarète comme un modèle pour les fidèles, comme un véritable «étalon de la foi». Il s'agit des visions de 1866 et 1871, essentielles pour la compréhension du temps présent, dont le sens profond est caché dans les mots pleins de mystère : «NOUS VIVONS UNE EPOQUE TERRIBLE : NOUS VIVONS LA FIN DE L'AN SEPT !»

Et :

«ROME, TROIE, L'EGYPTE, LA RUSSIE, LA BIBLE !»

Ces mots énigmatiques ont été à l'époque commentés par le grand Starets d'Optino, le hiéromoine Ambroise. Voici, pour l'essentiel, ce qu'il disait : «Les mots : «Nous vivons la fin de l'AN SEPT» peuvent signifier (pour nous, ils signifient) que ces temps sont les derniers, proches du temps de l'Antichrist, lorsque les fidèles enfants de la sainte Eglise unique et apostolique seront contraints de se cacher dans des cavernes et que



Mgr Philarète de Moscou

seule l'intercession toute puissante de la Mère de Dieu pourra les sauver des persécutions de la part des serviteurs de l'Antichrist.» («Choses sacrées sous le boisseau». S. Nilus. Edition de Saint Elie. 1977, p. 305).

A propos de la vision de 1871, celle où le métropolite Philarète prononce les paroles étranges : «Rome, Troie, l'Egypte, la Russie, la Bible», Ambroise écrivait : «Après les trois grands noms historiques – Rome, Troie, l'Egypte – vient le nom de la Russie, qui, bien quelle soit à l'heure actuelle (c'est-à-dire il y a de cela cent treize ans) considérée comme un pays autonome et orthodoxe, est contaminée déjà par des éléments hétérodoxes et par l'impiété, ce qui fait peser sur elle les mêmes menaces que sur les pays précités. Vient ensuite le nom de la Bible, sans qu'aucun autre pays ne soit cité. Cela peut vouloir dire que si même en Russie l'on commence à enfreindre les commandements du Seigneur et l'on cesse de respecter les saints règlements de l'Eglise orthodoxe, et que l'impiété gagne, alors devra infailliblement s'accomplir tout ce qui est prédit dans les dernières pages de la Bible, dans l'Apocalypse de saint Jean» (ibid. pp. 309-310).

Ces deux visions montrent bien qui était le métropolite Philarète. C'est par lui que Dieu a voulu donner ces révélations sur notre destinée. Et cela est un signe de sa sainteté. Monseigneur Théophane avait raison de penser que l'Eglise Russe devrait reconnaître celle-ci. Monseigneur Théophane racontait souvent un épisode, tiré de l'enfance du futur Métropolite de Moscou. L'enfant, qui n'avait alors qu'une huitaine d'années, quitta un beau jour, en plein hiver et en cachette la maison paternelle «pour aller étudier à Moscou». Il rejoignit la grand route que l'on appelait «la route de Moscou» et la suivit. Fort heureusement, car il faisait grand froid, un paysan qui passait par là le recueillit dans son traîneau. – Où vas-tu ainsi ? – M'sieur, supplia le petit Vassia en pleurant de froid, s'il te plaît, emmène moi à Moscou. – Et pour quoi faire ? – Pour l'amour du Christ, insista en pleurant toujours l'enfant, – je veux y étudier. – Et tes parents sont au courant ? – Non. – Pourquoi donc ? – Mais c'est qu'ils ne m'auraient pas laissé partir M'sieur, emmène moi, je veux étudier. Le paysan regardait l'enfant en pleurs et se taisait : puis il ôta son bonnet, se signa et dit : – Bon, advienne que pourra ! Que le Seigneur te bénisse. Monte vite, tu es tout gelé. Je vais t'emmener à Moscou.. Seigneur, viens nous en aide, Seigneur, donne ta bénédiction ! Le paysan fit asseoir le garçonnet dans le traîneau, le recouvrit de sa pelisse et ils partirent.

Arrivés à Moscou, ils s'arrêtèrent devant la première église venue et y entrèrent. L'enfant se mit à prier avec ferveur, en se prosternant devant les saintes icônes. Le paysan alla chercher le prêtre, lui raconta toute l'histoire et le pria de se charger de l'enfant. En le quittant, le paysan lui dit : «Mon petit Vassia, quand tu seras instruit, ne m'oublie pas, moi, pauvre pécheur dans tes prières !» Le prêtre amena Vassia au métropolite de Moscou. Celui-ci se mit à interroger le garçon, qui s'avéra être fort intelligent et qui connaissait beaucoup de prières par coeur. Le métropolite fut enchanté, il prit l'enfant en charge et l'inscrivit à l'école ecclésiastique. C'est ainsi que Vassia termina l'école et le séminaire, puis l'Académie ecclésiastique, le tout très brillamment.

Et c'est lui, Vassili Mikhailovitch Drozdov, qui devient métropolite de Moscou et l'un des plus célèbres hiérarques de l'Eglise russe. Quand il servait la liturgie, pendant la Grande Entrée, il nommait, juste après les personnes de la famille royale, un certain «serviteur de Dieu Pierre». Tout le monde se demandait qui pouvait bien être ce «serviteur de Dieu Pierre»? Et l'on ne sut que plus tard qu'il s'agissait du paysan qui l'avait emmené à Moscou pour étudier, alors qu'il n'avait que huit ans et qu'il gelait à pierre fendre.

L'Archevêque Théophane racontait souvent la réponse merveilleuse que fit un jour le Métropolite à une vieille femme qui lui disait : «Hélas, Monseigneur, j'ai tellement mal aux jambes. Quand je vais à l'église, je m'assieds et je reste tout le temps assise. C'est un péché, n'est-ce pas?» – «Mais non, mais non. Il vaut bien mieux rester assis et penser à Dieu que rester debout et penser à ses jambes.»

C'est donc le métropolite Philarète qui avait fondé l'ermitage de Géthsémani, aux environs de Moscou, où lui-même s'arrêtait parfois. Au début du 20<sup>ème</sup> siècle deux véritables élus de Dieu, les hiéromoines de la stricte observance Isidore et Barnabas, y faisaient leur salut. L'Evêque Théophane quittait souvent Saint Pétersbourg pour aller les voir, et souvent il parlait d'eux à ses proches. Ces deux «startsi» étaient de caractères opposés. Le Père Isidore était très sévère, très exigeant et strict : le Père Barnabas, au contraire, était doux et infiniment indulgent. Il attirait à lui toutes sortes de vagabonds et d'ivrognes : il les nourrissait tous. Il avait reçu maintes remontrances à ce sujet, on lui avait même interdit de continuer à nourrir ces misérables. Mais le bon moine les plaignait et continuait à leur donner à manger en cachette. Mais il advint qu'un jour, l'un de ces vagabonds, Fedka le Forçat, qui était

perpétuellement en état d'ivresse, tenta, sous l'impulsion du démon, d'égorger le pauvre moine. Fort heureusement, cela se produisit sous les yeux de quelques fidèles : ils s'en mêlèrent et purent sauver la vie du bon «starets». Fedka fut traduit en justice. On convoqua le père Barnabas en tant que victime. Le juge lui dit : – Racontez, Père, comment tout cela s'est passé ? – Quoi donc, qu'est-ce qui s'est passé ? – Mais ce criminel a tenté de vous égorger. Voici le couteau qu'on a dû lui arracher des mains. – Pourquoi vous en prenez vous à cet homme ? Il n'a jamais eu l'intention de me tuer. – Comment, pas eu l'intention ? Il s'est jeté sur vous avec un couteau. Il y avait des témoins et tous ont témoigné contre lui. – Mais enfin laissez le tranquille. Il était ivre et il ne se souvient de rien. Lâchez le donc, lâchez le ! Et le «starets» ajouta que si l'on ne relâchait pas Fedka, lui-même quitterait l'ermitage pour fuir une telle opprobre et un tel péché», du fait qu'à cause de lui «on avait jugé un homme». Et l'on dut relâcher le criminel, car on aimait tant le Père qu'on ne voulait à aucun prix se séparer de lui. Fedka lui-même demanda par la suite pardon au vieux moine. Celui-ci se fit toute la vie des reproches et disait en hochant tristement la tête : – J'ai été traduit en justice ... on m'a jugé. Ah ! quel péché !

Auprès du «starets» Barnabas vivait un jeune garçon, un novice de douze ans. Il avait été amené par ses parents et s'était tellement attaché au moine qu'il avait supplié ceux-ci de le laisser auprès de lui. Les parents avaient cédé aux supplications du petit, et celui-ci resta auprès du «starets». On l'habilla d'une soutane et on lui donna un chapelet. Et voici que cet enfant exprima un jour le désir de faire le portrait du Starets. Celui-ci lui donna sa bénédiction. Et un miracle s'accomplit : le garçon, qui n'avait jamais dessiné de sa vie, peignit un portrait remarquable du bienheureux moine, un portrait qui vous regarde avec une telle douceur, une telle bonté, un tel amour. Monseigneur Théophane, qui avait vu une photographie de ce portrait, disait qu'il était étonnamment ressemblant. Et le plus surprenant, c'est qu'il ressemble au portrait de saint Séraphin de Sarov. Et en effet, Monseigneur Théophane disait que le sstarets Barnabas ressemblait beaucoup à saint Séraphin.

Ce miracle véritable, l'exécution par un garçon de douze ans d'un portrait remarquable, s'accomplit assurément grâce aux saintes prières du starets Barnabas.

L'autre starets, le hiéromoine Isidore, renvoyait ceux qui venaient le voir par simple curiosité («on va voir ce qu'il va nous dire») et non point pour un besoin spirituel véritable, à «Père Pierre» : – Pourquoi êtes-vous venus me voir ? Suis-je un père spirituel ? Allez plutôt voir le Père Pierre. Oui, oui, c'est lui qui vous guidera. Ce «Père Pierre» vivait dans le même ermitage et il était très content quand on venait le voir et lui demander conseil. En fait, du point de vue spirituel, il faisait fausse route, car il avait une haute idée de lui-même. Or, comme le dit si bien saint Syméon le Nouveau Théologien, les faux chercheurs trouvent toujours de faux guides ces gens là, Dieu les laisse végéter dans cet état d'auto-séduction où ils sont tombés par leur propre faute. L'esprit obscurci par leurs passions, leurs désirs et leurs vices, ils marchent dans l'obscurité comme dans la nuit noire et ils tombent sur des guides spirituels qui leur ressemblent. Ceci est naturel. Car le seigneur des ténèbres a inévitablement à son service des disciples et des serviteurs qui marchent dans les ténèbres : c'est sur eux que tombent qui leur ressemblent, et ils les reçoivent avec joie, heureux de trouver en eux les mêmes pensées, et ils leur enseignent ce que eux-mêmes ont choisi et ce qu'ils ont une fois pour toutes décidé de faire, pour leur propre perte.» (Tome I, Sermon 11 pp. 102-102).

Par contre, ceux qui venaient consulter le Père Isidore pour une véritable nécessité spirituelle, ceux-là, ils les recevaient, ils les écoutaient, ils leur donnaient des conseils – toujours stricts et sévères, tels que le Seigneur les lui inspirait. Bien souvent, le Starets Barnabas dirigeait ses propres visiteurs vers le Père Isidore, lorsqu'il sentait que ces gens avaient besoin qu'on leur fasse prendre conscience de leur état de péché. A peine le visiteur avait-il ouvert la bouche que le Starets savait déjà. – Vous, vous devez absolument aller voir le Père Isidore. C'est lui qui vous aidera. Moi, je ne peux rien pour vous. – Mais, mon Père, c'est vous que je suis venu voir ! – Non, non ! Le Seigneur veut que vous alliez trouver le hiéromoine Isidore. Allez en paix ! Et dites lui que je vous ai envoyé pour qu'il vous donne ses conseils. C'est ce qu'il faut faire, c'est la volonté de Dieu.

Ces deux «startsi», Barnabas et Isidore, se complétaient l'un l'autre et c'est pourquoi il y avait entre eux une profonde amitié spirituelle. Ils s'adressaient mutuellement les visiteurs en fonction des besoins spirituels de ceux-ci. Le Père Isidore était craint comme le feu, tant sa sévérité était grande. Au contraire, le Père Barnabas n'était que douceur, indulgence, miséricorde. Mais à eux deux, ils constituaient une entité spirituelle. C'est ce que disait d'eux Monseigneur l'Archevêque Théophane. Et pour que ne soit pas oubliée une précieuse parole,

## ARCHEVÊQUE THÉOPHANE DE POLTAVA

rappelons ce que dit la Starets : Barnabas à une jeune fille, avant sa mort : «Aime tout le monde et fuis tout le monde !»



Mgr Théophane de Poltava